

Formes actuelles de la servitude volontaire

Le thème de la servitude volontaire n'a pas cessé, depuis La Boétie, de mobiliser les philosophes. Récemment, l'intérêt du public – et de la jeunesse en particulier – a été attiré sur ce thème puisque, comme je le disais la fois précédente, le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie a figuré au programme de l'épreuve littéraire des concours d'accès aux grandes écoles scientifiques en 2017. Mon propos, aujourd'hui, est de traiter de la servitude volontaire sous ses formes actuelles, au temps du néolibéralisme.

Je vais m'appuyer, pour ce faire, sur *La dissociété* de Jacques Généreux, publié en 2008. Je commence par présenter à grands traits les thèses de Généreux, qui le conduisent, vers la fin de son livre, au thème de la servitude volontaire. Je vous résume donc les quatre-cents premières pages du livre, qui en compte 475. Cela ne va pas être long, et nous pourrons, ensuite, nous attarder sur la question de la servitude volontaire

Généreux part de la crise du politique et de la crise sociale, et loin de les attribuer – comme font beaucoup - au *deus ex machina* de l'Europe et de la mondialisation (ce qui dédouane les gouvernements), il incrimine au contraire les gouvernements qui, dit-il, ont conçu et mis en œuvre ces évolutions institutionnelles et économiques de grande ampleur,

organisant, ce faisant, leur impuissance. Le défi n'est donc pas, dit Généreux, de replacer l'économie sous le contrôle du politique, car celui-ci n'a jamais perdu la main, contrairement à ce qu'il voudrait nous faire croire, mais de remettre le politique au service du bien commun.

Généreux fait ensuite le constat que les peuples sont globalement restés sans réaction devant la mutation néolibérale. Cela tient au fait, dit-il, que cette dernière a comporté un volet de manipulation culturelle qui a transformé le citoyen en individualiste guerrier avide de gains privés et hostile aux biens publics, de sorte que la guerre économique s'est muée ou s'est prolongée, en ce qui concerne les individus, en guerre « incivile », avec tout ce que cela signifie : violence (sourde ou manifeste) omniprésente et déconsidération généralisée des formes d'action collective.

Et pourtant, les mêmes individus se montrent capables, dans la vie privée, de coopération et de solidarité. C'est que chacun d'entre nous est un *Janus* biface : nous balançons tous entre le désir *d'être soi et pour soi*, et celui *d'être avec et pour les autres*. Ce sont ces deux aspirations ontogénétiques qui participent à la construction de l'être humain. Quand l'une va, l'autre aussi. Les sociétés qui oppriment l'une ou l'autre de ces tendances sont des sociétés de régression, avec deux cas de figure : quand l'être-avec est opprimé/réprimé au profit de l'être-soi, c'est la **dissociété**, c'est-à-dire la société néolibérale. Quand c'est au contraire l'être-soi qui est opprimé, on a alors l'**hypersociété**, c'est-à-dire les régimes autoritaires.

Généreux consacre ensuite quatre chapitres à reconstituer minutieusement la généalogie de la pensée néolibérale depuis le XVII^e siècle et montre que non seulement cette pensée néolibérale imprègne aujourd'hui toute la pensée politique moderne, mais qu'elle a aussi servi de point d'appui pour forger l'individu néolibéral tel que nous le connaissons aujourd'hui. Or, dit Généreux, les sciences de l'homme montrent que cette pensée est une pure fable, et que l'être humain est bien plutôt construit par la relation et la communication avec autrui.

Arrivé à ce stade de sa réflexion, Généreux formule ainsi le problème : les forces sociales dominantes nous invitent à nous adapter à une société contre nature, et plus nous entrons dans ce jeu, plus nous adhérons à ses principes, plus nous nous trouvons contaminés, plus nous sommes "shootés" à la dissociété, plus nous devenons incapables de la combattre, plus nous sombrons dans la servitude volontaire. Une servitude volontaire à la mode de la société néolibérale.

Nous pouvons maintenant entrer dans le vif de notre sujet.

Voici comment Généreux présente les choses, successivement des points de vue politique et économique :

« L'enjeu politique de la dissociation néolibérale est évident. Il s'agit de neutraliser l'émergence d'une résistance citoyenne à la logique de compétition généralisée et, mieux encore, de remplacer la résistance par une addiction à la compétition et à

la consommation [pour] faire de la compétition la seule voie possible de réalisation de soi ».

« L'enjeu économique de la dissociation néolibérale n'est pas moins clair. Rien ne serait plus fatal à la profitabilité du capital qu'une population apaisée et rassasiée de bien-être grâce à la qualité et l'intensité des liens sociaux ».

Les individus doivent être incessamment préoccupés de faire le plein : plein des caddies, plein des frigos, des réservoirs, des temps morts, etc., etc. Les médias nous expliquent que cela ne va pas être si simple que ça, que les lignes d'approvisionnement sont perturbées, que ceci, que cela.

Trop plein de biens, mais manque de liens. C'est un manque existentiel, dit Génereux,

car « nous ne sommes pas des êtres préexistants qui [entrons ensuite] en relations, mais des êtres nés d'une relation et dont le développement est façonné par un ensemble d'interactions avec les autres : nous sommes de la relation incarnée. Exister, c'est être par et avec d'autres ».

Il ne faut pas dissocier les deux aspirations ontogénétiques de base : être soi et pour soi, d'un côté, et, de l'autre, être avec et pour les autres.

Les sociétés qui le font infligent à l'individu un « *déchirement psychique mortel* », elles le violentent :

- Violences visibles : stress, chômage, exclusion, dépression, harcèlement...
- Violences profondes aussi :

quand le « *travailleur solidaire [est sommé] de se muer en compétiteur solitaire* », quand le « *père de famille [est sommé] de devenir pour ses enfants un préparateur de combat* », quand le « *cadre supérieur [est sommé d'avoir] le courage de faire souffrir les autres* ».

Barbarie ? Barbarie ! Mais une barbarie jamais acquise durablement parce que les tendances à l'empathie, à l'altruisme, au souci d'autrui rejetées par la grande porte du système idéologique ont tendance à revenir par la fenêtre.

Or, pour la bonne efficacité du système, il faut que celui-ci constitue un « *processus continu de répression de l'« être-avec », répression sans laquelle l'aspiration mutilée serait inéluctablement réactivée* ».

Comment faire pour sécuriser le processus ?

Le mieux est « *d' enrôler l'individu lui-même dans les forces de répression, de le constituer en gardien de sa propre prison* ».

Le voici, le voilà le thème de la servitude volontaire. Le néolibéralisme attend de l'individu qu'il coopère à sa propre servitude. Il lui impose une servitude volontaire.

On s'attendrait à ce que tout cela suscite opposition, résistance et révolte... eh bien non ! Les dépressions et les suicides sont nombreux, certes, trop nombreux, mais ils restent « *des issues extrêmement minoritaires* ».

Le fait social majeur, dit Généreux, est que « *l'effet le plus spectaculaire d'une société inhumaine est sans doute que l'immense majorité des individus ne tombent pas malades, signe que, d'une manière ou d'une autre, ils s'adaptent pour préserver leur intégrité psychique* ».

Les spécialistes disent qu'ils font preuve de résilience, c'est-à-dire qu'ils parviennent, vaille que vaille, à résilier la souffrance. "*Tant mieux !*", est-on tenté de dire. Oui, tant mieux pour l'individu, en effet, parce qu'il parvient à se protéger contre la maladie psychique. C'est le bon côté de la résilience.

Mais, soyons bien conscients du fait qu'il y a aussi un mauvais côté,

car la résilience, dit Généreux, « *nous enlise collectivement dans la maladie sociale, puisqu'elle rend soutenable la vie dans une société inhumaine* ».

En effet, les individus s'accommodent du système qui les oppresse ; ils se construisent des microsociétés à côté de la grande société. C'est autant de liens en moins vers la *Grande société* ; autant d'« *être avec et pour les autres* » en moins. Socialement parlant, la résilience est une impasse.

Toutes ces analyses de Généreux sont adossées, je le rappelle, à sa thèse-phare – propre à la dissociété – selon laquelle les individus sont écartelés entre l'être soi et l'être avec. C'est sous l'éclairage de cette thèse-phare qu'il approfondit la question de la servitude volontaire.

Les processus qu'il décrit ne lui paraissent « *pas soutenable[s] sans la collaboration volontaire, et si possible heureuse, du plus grand nombre* ». Et Généreux a du mal à concevoir que cette collaboration résulte d'une « *stratégie consciente, délibérée* ». Lui paraît plus plausible « *un processus inconscient d'évitement, un refoulement qui écarte la souffrance en masquant la mutilation* ».

Ce processus inconscient d'évitement c'est celui que l'on observe chez un enfant blessé, par exemple, quand il dit, bravache, « *même pas mal !* » ;

ou bien, c'est celui que l'on peut observer chez un enfant privé de dessert qui prétend ...qu'il n'en voulait pas. Dans ces deux cas, il s'agit de se sortir d'une situation désagréable ou de soumission avec les apparences de l'autonomie. Il s'agit de sauver les apparences.

Qu'est-ce que cela donne pour des adultes plongés dans l'univers néolibéral ? Qu'est-ce que cela donne face aux ordres contradictoires ? Face au stress de l'objectif à atteindre ? Face au dénigrement des efforts ? Face à la crainte du licenciement ? Comment réagir, comment se protéger contre ces agressions ?

Essayer de s'en sortir par l'amour-propre, comme les enfants ? Il y a fort à parier que dans cet univers de "*guerre de tous contre tous*" cela laisse de marbre les collègues et les supérieurs. Peut-être même que ce type de réaction risque de vous exposer au ridicule. En fait, les deux options disponibles sont soit la révolte soit la soumission, et souvent ce sera la soumission, c'est-à-dire transformer le mal en un bien ; c'est-à-dire également, faire sienne la culture néolibérale de ses maîtres ; c'est-à-dire encore participer au jeu des "maîtres du monde" ; c'est-à-dire enfin se croire des leurs jusqu'à vouloir devenir autoentrepreneur.

Voilà comment les individus s'adaptent à un monde aux liens dégradés, quand ce n'est pas un monde sans liens, un monde de guerriers. Voilà aussi pourquoi ils doivent s'inventer des "arrière-mondes".

En effet, dit Généreux, « *l'existence psychique d'aucun individu n'est soutenable sans liens* ». Ce que le « *monde voué à la rivalité* » n'apporte pas, les individus

vont aller le chercher dans la « *sécession communautariste* », dans « *une galaxie "d'entre-nous" constitués par affinités, par classes d'âges, par ethnies, par quartiers, etc.* ».

Sauf qu'il s'agit là de solutions illusoire parce que la société de compétition généralisée a tôt fait de s'inviter dans ces groupes affinitaires, et avec des effets plutôt indésirables, car quoi de plus propice à la compétition, en effet, que ces groupes où les individus se ressemblent !

Au vrai, dit Généreux, « [...] *le développement harmonieux d'un être humain suppose l'enchaînement d'une succession de cercles de relations de plus en plus larges et variés* ».

Ces cercles peuvent commencer par le cercle familial, qui procure sécurité affective, s'étendre au travail, aux loisirs, aux associations, mais aussi – possiblement – à la classe sociale, à la nation, la République, et – finalement – à l'espèce humaine.

Quand cette « *ronde des interactions sociales tourne dans le sens du progrès humain, l'individu peut ainsi trouver un équilibre dynamique entre son aspiration à l'affirmation de soi et son désir d'attachement à autrui* ».

Il peut alors grandir, s'émanciper sans renier ses racines, partager des choses. Mais, la ronde humaine peut aussi tourner à l'envers.

Elle « *peut se mettre à tourner à l'envers dans un sens dans un sens qui accentue toujours plus le conflit intérieur entre nos aspirations. C'est ce qui se produit dans la dissociété* ».

C'est dans ce contexte que l'on peut voir s'effriter le sentiment d'appartenance à une communauté politique, tout d'abord, au profit du repliement sur les relations de travail ...jusqu'à ce que ces dernières se détériorent à leur tour...on se replie alors sur le quartier ou la communauté ...jusqu'à ce que ...jusqu'à ce qu'on se replie sur la famille ...en attendant de se replier finalement sur soi.

Mon tableau est calamiteux, évidemment. C'est un cas-limite pour la pédagogie de la chose, et heureusement. Mais nous pouvons tous citer des exemples concernant tel ou tel tronçon de ce "*parcours entropique*"¹. Prenez la dévitalisation accentuée de la vie démocratique depuis quelques décennies. Prenez la perte d'audience catastrophique des organisations politiques et syndicales. Je sais beaucoup moins de choses sur la vie dans les quartiers (pour ne pas dire presque rien), aussi je vais me garder de porter un jugement. Idem pour la vie associative, encore que je serais plutôt tenté de dire – sans du tout pouvoir le documenter – qu'elle reste dense et active.

¹ En physique, -et, par la suite, dans la théorie générale des systèmes, -la fonction entropique désigne le fait qu'un système fermé sur lui-même voit son énergie interne se dégrader et le désordre s'étendre en son sein. Contr. : néguentropie.

Mais, ma description désespérante ne s'arrête pas là. Il faut aussi ajouter que la descente des individus vers les étages inférieurs des relations sociales peut souvent se faire sans du tout qu'ils aient le sentiment d'être malades. Et pourquoi cela ? Parce qu'ils sont résilients. Ils "font avec". Ils font ce qu'on leur demande faire. Ils disent ce qu'on leur demande de dire. Ils évitent le conflit psychique. Ils sont résilients dans la servitude volontaire. *"There is no alternative". "Au diable la politique !"*

Généreux dit : *« Les individus résilients préfèrent les satisfactions certaines accessibles dans la soumission, plutôt que les frustrations garanties d'un engagement politique ».*

Pour terminer sa démonstration, Généreux invoque un paradoxe de la théorie des jeux appelé le *"dilemme du prisonnier"*². Voici comment il présente cela :

« Nous voici donc piégés dans une situation paradoxale. Une majorité d'individus sains d'esprit tolère de vivre dans une société de plus en plus inhumaine, alors même qu'elle est consciente de cette situation, et persuadée que tout irait mieux si tout le monde décidait de se comporter autrement et de militer pour d'autres règles du jeu. Dans la théorie des jeux, ce paradoxe est dénommé "dilemme du prisonnier" ».

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Dilemme_du_prisonnier

Si vous voulez, il faut partir de cette idée simple : la plupart des gens préfèrent une société de progrès humain à la dissociété. Si ces personnes étaient placées dans un contexte de démocratie directe, participative, elles se mettraient d'accord directement entre elles pour aller dans ce sens. Mais, ce n'est pas le cas : nous sommes en démocratie représentative ; pas moyen, pour les gens, de s'entendre directement sur la solution optimale. Ils n'ont le choix qu'entre les options proposées dans le cadre de la démocratie représentative, parmi lesquelles figure – il faut le signaler – la solution optimale (*pour Généreux, vraisemblablement, la solution social-démocrate, sauf que, en 2008, celle-ci est devenue largement néolibérale*). Les citoyens n'ont donc le choix qu'entre les options proposées dans le cadre de la démocratie représentative. Mais, dans le cadre de la démocratie représentative – et c'est là où les choses se gâtent - chaque citoyen est isolé, et c'est dans ces conditions qu'il fait son choix. Et c'est ainsi, explique Généreux, que chaque citoyen isolé est conduit – comme les prisonniers dans le dilemme du prisonnier – à opter pour la pire des solutions parce que, en citoyen de la dissociété qui calcule ses intérêts au mieux, il se pense en rival de tous les autres citoyens. L'être soi et pour soi a encore une fois prévalu sur l'être avec les autres et pour les autres. Une fois encore, il a produit des effets délétères.

L'enquête de Généreux relative à la servitude volontaire s'arrête sur ce constat pessimiste. Comment se sortir de cette impasse ? Généreux avance trois pistes : 1) injecter dans le système démocratique des doses massives de démocratie effective³³, 2) simultanément, "*dé-néolibéraliser*" les cerveaux et 3) unir la gauche sur un projet résolument opposé à la

³³ Généreux mentionne 1) le vote obligatoire, 2) la possibilité ouverte à un nombre déterminé de citoyens d'amender les lois et règlements, et 3) la multiplication des contre-pouvoirs.

dissociété néolibérale. Je ne détaille plus les propositions de Généreux qui ne sont pas au cœur de mon sujet, et avant de conclure je résume ce que je viens de dire.

Retenons ces six idées :

1. La dissociété (enflure démesurée de *l'être soi et pour soi* au détriment de *l'être avec et pour les autres*) est une pathologie sociale

2. On pourrait s'attendre à ce que les individus identifient cette pathologie sociale et cherchent à s'en protéger,

3. Mais non. Entraînés dans une situation de conflit intérieur anxiogène, ils cherchent à se protéger, et cela les conduit à un réflexe de déconnection avec la réalité.

4. Ils développent des capacités de résilience, c'est-à-dire des capacités de résilier les situations pénibles ou traumatisantes. Mais, cette capacité de résilience a aussi pour effet d'inhiber leur volonté et leur capacité de résistance à la dissociété. Elle contribue donc à aggraver la pathologie sociale.

5. La dissociété suscite donc des stratégies de défense individuelles et collectives qui aggravent les problèmes au lieu de les résoudre.

6. Les individus se retrouvent donc piégés dans le dilemme du prisonnier : alors que l'immense majorité des gens auraient intérêt à une société coopérative et solidaire, ils optent massivement pour le modèle dissociétal de la compétition solitaire.

Pour conclure

Quelques parallèles avec La Boétie et divers autres auteurs :

- Les deux auteurs ont les mêmes présupposés : la servitude volontaire procède à la fois de la dénaturation de la société et de la dénaturation de l'être humain ;
- Dans les deux cas, le maître procède de l'esclave, et, par conséquent,

{ « *Le questionnement porte moins, dit Paul Zawadzki, sur la tyrannie que sur les peuples qui la rendent possible⁴* ».

Les célèbres ***expériences de Milgram⁵***, au début des années 1960, ont documenté cette propension à la soumission de l'être humain. La domination charismatique de Weber, que nous avons étudiée en septembre dernier, relève aussi de ce thème, par la dimension d'enchantement et d'ensorcellement qu'elle comporte. Hannah Arendt⁶ accepte aussi cette idée de la soumission dans ***Du mensonge à la violence***, publié en 1972. L'ethnologue et anthropologue français Pierre Clastres⁷, quant à lui, relie la propension à la soumission aux sociétés à Etat, et Rousseau n'est pas loin de cette idée lorsqu'il dit dans ***Le contrat social***

⁴ *Le Discours de la servitude volontaire d'un siècle à l'autre. Verticalité, horizontalité, subjectivité*, in *Revue du MAUSS* n° 48, p. 29 à 44, 2016.

⁵ https://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9rience_de_Milgram

⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Hannah_Arendt

⁷ https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_Clastres

que « [...] *Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au désir d'en sortir. [...] S'il y a donc des esclaves par nature, c'est parce qu'il y a eu des esclaves contre nature* ».

Les sociétés à Etat, c'est-à-dire les sociétés divisées, avec dominants et dominés, -et incluant les sociétés démocratiques (ou supposées telles), - engendrent donc la servitude volontaire. C'est ce que pense aussi Généreux.

Claude Lefort, enfin, comme Généreux, renvoie les peuples et les dirigeants dos-à-dos ;

il dit, à propos du stalinisme, qu'on ne peut pas s'en tenir à une analyse en termes de complot stalinien : « *il y a un mouvement qui vient d'en haut [...] et [...] un mouvement qui vient d'en bas*⁸ ».

Si on le suit, et je pense qu'on peut le suivre, abattre le tyran ne saurait donc suffire : il faut aussi éduquer et émanciper le peuple. Et là, on ne peut pas ne pas évoquer Kant quand il dit dans ***Réponse à la question : qu'est-ce que les Lumières*** :

« *Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de minorité où il se maintient par sa propre faute [...]* ».

Kant qui ajoute : « *Il est difficile pour l'homme de s'arracher tout seul à la minorité, devenue pour lui presque un état naturel* ».

⁸ Entretien avec Gérard H. Rabinovitch, *Traces*, n° 7.

Vous connaissez tous la devise des *Lumières* de Kant, qui est aussi celle des *Amis de la liberté* :



Aies le courage de te servir de ton propre entendement !